

## L'été Aller au théâtre « Pour rire »

Michel Vaïs

---

Numéro 55, juin 1990

Humour et rire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Vaïs, M. (1990). L'été : aller au théâtre « Pour rire ». *Jeu*, (55), 116–117.

## l'été : aller au théâtre «pour rire»

L'hiver, je fréquente beaucoup les théâtres, ces lieux où l'on s'émeut, où l'on rit parfois, où l'on s'ennuie souvent, et où il arrive même que l'on se crispe. En fin de saison, avec le printemps, ce sont les festivals qui tombent inexorablement sur les critiques, à la fois comme une surcharge de travail et comme une occasion inespérée de recharger des batteries affaiblies. (C'est la surcharge qui recharge!) Car a priori, il est difficile d'imaginer que des spectacles sélectionnés avec soin à travers le monde et importés à grands frais à Montréal ou à Québec ne puissent se comparer avantageusement aux meilleures pièces de la saison locale. Aussi la Quinzaine internationale de Québec et le Festival de théâtre des Amériques marquent-ils l'apothéose de la saison et en même temps, pour moi, l'imminence des vacances ou tout au moins, de la pause estivale.

C'est pourquoi, quand la bise s'en est allée, que les jours rallongent et que les jardins fleurissent résolument, je sens sourdre en moi l'appel de la nature. (N'est-ce pas Peter Brook qui, dans *l'Espace vide*, constate que le week-end a, dès son invention, livré une concurrence redoutable au théâtre? En guise de justification, je me dis chaque fois qu'il ne faudrait quand même pas faire mentir ce grand homme!) Il se produit alors chez moi un phénomène caractéristique. À moins qu'il ne s'agisse d'un spectacle exceptionnel, que j'appellerais «du théâtre d'hiver en été», comme *le Récit de la servante Zerline* avec Jeanne Moreau, au Festival (de musique!) de Lanaudière, je me mets à fréquenter beaucoup moins ces lieux, et surtout, les cinq ou six fois où je m'y rends, je cesse d'apporter avec moi mon calepin de notes. Je commence à aller au théâtre «pour rire». Je vais au théâtre D.T.<sup>1</sup>



Qu'y noterais-je, d'ailleurs, sur ce calepin? Les paysages, les points de repère historiques, comme Alain Pontaut le fait dans *le Devoir*, où sa critique prend, l'été, l'allure d'une chronique touristique-culturelle? Il y aurait sûrement de quoi. L'histoire de la Pointe-des-Cascades, avec ses batailles et ses écluses détournées, mérite d'être consignée. Comme l'air du large devant le Théâtre du Chenal-du-Moine ou les embruns qui me fouettent le visage pendant la croisière dans les îles de Sorel, que la direction de ce théâtre inclut dans le forfait Repas-bateau-spectacle. Comme peut-être le menu, s'il a des prétentions gastronomiques. Ou bien le comportement du public au théâtre. Mais alors, je risquerais de devenir d'une méchanceté toute petrowskienne, à noter comment chacun «se prépare» à bien rire en prenant d'assaut l'un des nombreux bars avant la représentation, puis court se réimbiber copieusement à l'entracte. Je pourrais aussi noter l'entassement des spectateurs dans certaines salles qui, j'en ai été témoin, ressemblent à un métro japonais à l'heure de pointe.

Je pourrais enfin, c'est une idée comme une autre, noter en passant ce qui arrive sur la scène. Ainsi, l'été dernier, dans un certain théâtre D.T. dont j'oublie le nom (je n'avais pas mon calepin), j'ai eu

1. J'écris toujours «théâtre d'été» ainsi, sans avoir encore décidé de ce que peuvent bien signifier les initiales D.T. : doucement titillant? durement torturé? dûment tranquillisant? décidément tarte? digestif total? drop trôle? délirium très mince?...

droit en guise de préambule au discours du député conservateur local qui, en regardant son public droit dans les yeux, se déclara réjoui de voir que son parti comptait autant de membres dans sa circonscription. (Je me sentis bleuir, puis rougir.) J'appris que ce monsieur avait payé les billets de la majorité des spectateurs, pour services rendus. D'autres spectateurs plus ordinaires avaient payé eux-mêmes leur billet au tarif régulier, mais le député ne s'embarrassa point de faire de la discrimination et les remercia tout autant, traitant tout le monde (y compris moi!) de «vrais Conservateurs». Voilà des choses qui ne sont pas monnaie courante pendant la saison hivernale...

Et quand soudain, dans les théâtres D.T., le noir se fait dans la salle, porteur d'espoir pour l'inébranlable optimiste que je suis, et que s'étalent des caleçonnades à la va-comme-je-te-fous, et autres histoires à dormir assis cabotinées comme-à-la-télé dans un tintamarre de ricanements gras, j'en ris, j'en pleure, mais je n'en pleure pas de rire, hélas! Il serait toutefois injuste de mettre toutes les pièces dans le même sac. Certaines sont pires que d'autres. Certaines me révoltent. Comme *L'Hymne à J. Nair*, du Théâtre de la Dame de Cœur, dont je n'ai pu m'empêcher de traiter dans *Jeu 51* (p. 155), car le média (la marionnette géante), les moyens mis en œuvre, la réputation, l'importance et la diversité des subventions m'avaient fait envisager qu'on faisait là un travail plus sérieux. D'autres pièces permettent de voir à l'œuvre des artistes comiques hors du commun, tels Pierrette Robitaille et Martin Drainville, dont les mimiques stupéfiantes dans *Des moutons noirs pure laine*, l'été dernier au Théâtre des Cascades, restent gravées dans ma mémoire. Ou encore de voir, dans la même pièce, un comédien sous-employé sur nos scènes en hiver, Pascal Rollin, qui se déguise, dans «son» théâtre D.T., en un curieux personnage rondouillard, à mi-chemin entre Michel Dumont et Jean Duceppe. Composition aussi étonnante que risquée mais réussie, qui fait rêver à tous les talents inexploités de nos vedettes du petit écran. Ou encore une grande dame comme Françoise Faucher, dont la seule présence sur la scène (dans *la Menteuse* de Bricaire et Lasaygues, au Chantecler de Sainte-Adèle) fait oublier l'exiguïté du plateau, la médiocrité des moyens techniques, le caractère étouffant de la salle au plafond bas, le bâclage de la mise en scène, le peu d'exigence du public, qui a payé pour rire et qui rira. Mais pour le reste : intrigues, psychologie primaire des personnages, rebondissements et effets spéciaux, j'oublie tout ça, et vite.



Et je me dis, en reprenant ma route, que les acteurs et les actrices doivent bien vivre, et que faire boire de la cervoise au théâtre D.T. vaut sans doute mieux qu'en vendre à la télé. J'essaie de me convaincre qu'au moins, au théâtre D.T., les comédiens gardent un contact avec les planches, avec le trac et les coulisses. Qu'improviser devant un public pour surmonter un fou rire permet de se maintenir en forme, et qu'ainsi, les comédiens peuvent passer des vacances méritées à la campagne.

Mais tout cela ne serait-il pas possible avec un théâtre moins bête?

**michel vaïs**